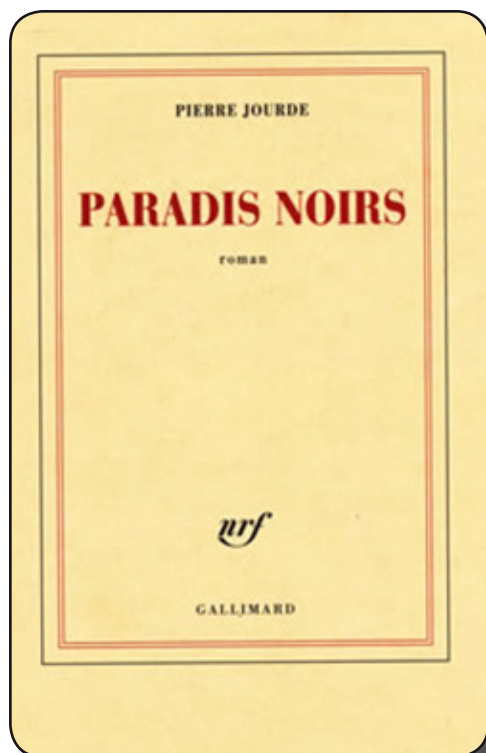


Pierre Jourde - Paradis Noirs

Présentation



Une conversation avec Eric Chevillard, où l'on évoquait la cruauté des persécutions infligées aux plus faibles à l'école, a été l'un des éléments déclencheurs de l'écriture de ce roman. Il s'est imposé en interrompant une reprise en cours de la rédaction du *Maréchal absolu*. On y retrouve, dans quelques scènes de la fin, l'univers rural de Pays perdu. On y retrouve aussi des caractéristiques et des figures de *Festins secrets* et de *L'Heure et l'ombre*, notamment le caractère à demi fantomatique de certains personnages, le sacrifice de l'innocent, la construction à base d'entrecroisement des discours et des temps, qui permettent peu à peu de dessiner la figure inquiétante de François. Comme dans *L'Heure et l'ombre*, le narrateur est attiré par la personnalité de l'autre, quelle que soit sa férocité, jusqu'à désirer se substituer à lui.

François incarne, jusqu'au fantastique, le poids de la mémoire et de la culpabilité. Une fois exilé du paradis des origines, il s'est jeté dans le mal et la haine par honte, par incapacité à assumer l'amour des autres, par un besoin d'absolu qui ne trouve à s'assouvir que dans la négation. Il laisse entendre au narrateur que la totalité du temps pèse sur lui, dans un présent éternel de la douleur, et sa figure équivoque semble à mi-chemin de celle du Christ et de celle du réprouvé.

Extrait

A mesure que les jours entraient dans l'hiver, il me parlait de plus en plus de son enfance parmi les aïeules. En fait, je crois que ces souvenirs lointains ont constitué la plus grande part de nos conversations. D'une certaine manière, il n'avait jamais tout à fait réussi à sortir de ce temps. C'est parce qu'il avait vécu, tout enfant, dans la familiarité des choses anciennes, parce qu'il avait côtoyé quotidiennement des êtres disparus, auxquels les histoires ressassées, les portraits, les tombeaux, les vêtements et les souvenirs gardés intacts donnaient une force de présence supérieure à certains vivants, qu'il pouvait aussi facilement entendre, ou croire entendre, la rumeur des époques révolues.

François disait qu'il avait vécu le paradis. Un paradis noir. L'aïeule portait du noir. En ce temps-là, on était veuve très tôt. Toute une part de la vie se passait en veuvage. Les villes, les campagnes étaient peuplées de dames en robe noire. Ou plutôt en blouse. L'aïeule portait des blouses boutonnées sur le devant, grises, ou noires, parfois violettes, avec de petites fleurs. Aux pieds, pour le jardin, des sabots. Pour la maison, et même quand elle sortait acheter son litre de rouge consigné, une boîte de sardines, un saucisson, un bâtard, elle arborait d'éternelles charentaises.

La maison aussi était noire : noirs les murs de basalte, épais d'un mètre, qui laissaient à la porte la lumière intimidée. Lorsqu'il rentrait de l'école, tout petit, il se lovait avec bonheur, avec soulagement dans cette pénombre. L'hiver, dès le début de l'après-midi, on commençait à y voir moins clair. L'aïeule allait s'installer près de la fenêtre, au coin du rideau, avec un tricot, ou la bassine en émail qui lui servait à écossier les pois. C'est là qu'elle l'attendait, surveillant la ruelle qui venait du lavoir, guettant le moment où il apparaîtrait, son cartable à la main. C'est là qu'il verrait son visage aux arêtes adoucies par le vitrage gris. Il savait qu'on l'attendait, que le chemin de son retour faisait l'objet d'une attention aimante qui ne se relâchait pas. Et par

Pierre jourde - Paradis Noirs

elle, il se sentait, disait-il, relié au temps, aux heures, à la lumière, à tout ce qui venait se prendre dans le tricotage inexorable de l'aïeule.

Elle éclairait peu. Elle n'avait pas le sou, et c'était l'époque encore où l'on plaignait la lumière. Le fluide jaune qui coulait des grosses ampoules constellées délimitait, au milieu des pièces, un espace étroit entouré de vastes tentures d'ombre. Les activités les plus banales ou les plus frivoles en prenaient une solennité. On jouait aux dominos ou aux petits chevaux, on équeutait les haricots, on triait les lentilles entouré de ces draperies majestueuses qui n'ont jamais cessé de paraître inquiétantes à François. De ce défaut de lumière, l'existence, disait-il, acquérait une profondeur de film ancien. Les fauteuils rouges et les chaises cannées se lovaient dans ces recoins comme des animaux familiers.

Dans la cuisine, l'une des pièces où l'aïeule et lui se tenaient le plus souvent, tout était noir. La suie, la fumée s'étaient déposés sur les murs, les tuyaux, les étagères. Les poêles et les marmites avaient été taillées dans un bloc de noirceur grasse, grumeleuse, qui convenait au sacrifice des aliments. On les faisait cuire sur la grosse cuisinière en fonte noire. L'aïeule, à l'aide d'un crochet, dégagait l'un des deux trous de la cuisinière, posait les rondelles métalliques, ajoutait des bûches ou du coke. Après quoi, elle installait la nourriture qui somnolait bien au chaud dans la cocotte, toute la journée, pour le soir. Ce n'était pas tous les jours. La pauvreté de l'aïeule les cantonnait la plupart du temps aux œufs et aux sardines à l'huile. Mais les tantes le savaient, et lui donnaient de temps à autre un coq ou un lapin qu'on leur avait apporté de la campagne.

Alors, c'était jour de fête. Une fête pour eux deux. L'aïeule descendait au fond de la cave la plus noire chercher le charbon et les pommes de terre. Le coq était glissé dans le vin noir et les aromates, comme un dieu mort, comme un pharaon préparé pour un séjour dans l'éternité de leurs entrailles. L'aïeule faisait aussi cuire la tête, dont elle était friande. Lorsqu'on soulevait le couvercle, ainsi qu'on eût ouvert un tombeau, on apercevait, baignant dans des jus ténébreux, cette tête couronnée, méditative, les yeux fermés sur on ne savait quelles pensées. Le fumet de ces cogitations répandait dans toute la maison quelque chose de funèbre et d'appétissant.

Près d'une heure avant le dîner, l'aïeule faisait sauter des pommes de terre dans une gigantesque poêle. Une fois saisies, elle les couvrait et les laissait fondre longtemps. Lorsqu'elle les servait, saupoudrées d'ail et de persil, elles étaient à la fois croustillantes et moelleuses. On concluait par un camembert à l'agonie, à la croûte fleurie de lichen orangé. Ainsi dinaient-ils côte à côte, le petit et la vieille, avant la rituelle séance de dominos. Les chiffres, comme le coke, étaient de petits ronds noirs qu'il fallait ne surtout pas conserver, mais brûler dans la chaleur du jeu. L'aïeule disputait les parties avec enthousiasme, laissant échapper des exclamations en patois pour commenter les coups décisifs. J'écoutais François, devant ses éternels verres de blanc, me décrire son paradis noir et ses festins de coq, lui qui semblait ne plus se nourrir que de vaticinations, et dont la barbe métallique, sur son maigre visage, prenait racine à même l'os de la mâchoire. Il me disait que sa mère ne manquait jamais de s'enquérir de ce qu'il mangeait chez l'aïeule, pour déplorer rituellement ensuite devant lui ces nourritures pauvres et mal équilibrées. Cela ajoutait aux sardines et au coq un fumet d'interdit et de clandestinité.

Pas de salle de bains chez l'aïeule. François ne l'avait jamais vue se laver. Sans doute le faisait-elle, au petit matin, avant son réveil, dans la cuisine. Lorsqu'il dormait chez elle, elle n'insistait jamais beaucoup pour la toilette, pour laquelle elle n'employait pas d'autre expression que « se débarbouiller ». François connaissait ainsi certains jours la joie de rester sale, ce que sa mère, là encore, ne manquait jamais de relever.

Les repas, on les évacuait dans un cabinet qui ne comportait pas de chasse d'eau. Il fallait aller remplir un broc d'eau dans la cuisine, et revenir abreuver la bouche perpétuellement ouverte de la cuvette. François s'attardait sur la satisfaction que lui faisait éprouver cette manœuvre, satisfaction dont il ne comprenait pas

Pierre jourde - Paradis Noirs

clairement la nature. Il avait le sentiment d'accomplir là quelque chose d'important, une libation rituelle qui le liait aux divinités souterraines. Le trou des toilettes, qui attendait jour et nuit dans sa pièce bien close, semblable à ce coin de la maison que l'on réservait dans l'antiquité à l'autel domestique, s'ouvrait comme une déchirure dans la surface du monde. François disait qu'il se demandait à quels espaces inconnus, à quelle noirceur profonde il donnait accès, et ce qui pourrait un jour en sortir.

Le cylindre de fonte noire du poêle, relié au mur par des tuyaux coudés, occupait le cœur de la salle à manger. A la froide saison, on le remplissait de gros œufs noirs. Du moins c'est ainsi que l'aïeule les appelait, lorsqu'elle ne les désignait pas globalement en disant du coke. François y entendait le même mot que coq, celui que l'on mangeait. Ce coq cuit au coke dans une cocotte lançait l'aïeule dans des calembours rituels qui laissaient François à chaque fois perplexe et ravi, comme si on avait devant lui énoncé, dans une langue cryptée, l'inviolable secret des choses. Du charbon, du coq, pour lui, désignait une origine. Il fallait entendre que le charbon provenait du coq. Il s'abîmait en questions métaphysiques sur les relations possibles entre ces œufs et le coq du poulailler, dont on lui avait justement expliqué que lui, contrairement aux poules, ne pouvait pas pondre. Mais il décelait, avec satisfaction, une conformité à ce qu'il supposait être les lois d'une logique mystérieuse, dans la cuisson des œufs de la poule sur le poêle rempli des œufs du coq.

L'aïeule ne rapportait pas ces œufs dans un panier, mais dans un seau de tôle qu'elle remontait de la cave. Petit, François ne se risquait jamais seul dans le sous-sol de la maison. Il accompagnait l'aïeule dans sa descente rituelle aux enfers, et la précédait prudemment lorsqu'elle remontait avec son chargement ténébreux. Il voulait éviter que le noir de la cave soit derrière lui.

Il me disait qu'il entendait, en me parlant, le couinement de l'anse métallique du seau. Il sentait l'odeur noire du charbon, il voyait encore distinctement les traces de poussière noire et brillante qu'il laissait sur les marches. L'aïeule paraissait avoir apprivoisé le noir. Elle était capable, non seulement de descendre à la cave, mais de sortir en pleine nuit dans le jardin si elle avait oublié de fermer le poulailler, et de rester dans la maison, seule, sans allumer, alors que la nuit était déjà tombée, comme si elle avait décidé de s'abandonner à elle.

La cave, royaume du noir, se divisait en régions plus ou moins noires. On pénétrait d'abord dans la buanderie. L'aïeule, comme les tantes, lavait encore son linge dans un lavoir, une profonde vasque en pierre où parfois elle laissait tremper des étoffes trop sales. On aurait dit que quelqu'un s'était noyé là, et que de son corps englouti les vêtements se séparaient lentement pour remonter à la surface. Après la buanderie, qu'un soupirail éclairait encore un peu, on passait dans la cave à vin. L'aïeule faisait mettre son vin en bouteilles par des voisins. Tous les soirs, le litre figurait sur la table, et François avait eu droit, dès l'âge de huit ans, à un ou deux verres coupés d'eau à chaque repas.

Au-delà de la cave à vin s'étendait une troisième cave vouée au noir absolu. On y conservait les pommes de terre et le coke. Les boules noires roulaient parfois du tas jusque sur le seuil de la cave à vins, semblables à des grumeaux d'obscurité. On ne savait pas jusqu'à quelles profondeurs allait la cave à charbon. Souvent, la nuit, François rêvait des trois caves. Il les imaginait rendues à elles-mêmes, désertes. Des reflets noirs jouaient sur le verre des bouteilles remplies de vin noir. L'œil noir du coke, sur le seuil de la dernière cave, se remplissait de l'obscurité qu'il fixait. Les dépouilles du noyé, gonflées d'eau, flottaient sur la cuve de pierre. La maison de l'aïeule était bâtie sur cette réserve inépuisable de noir, qui suffisait à empêcher que le jour fût jamais complètement clair. Peut-être, par des racines aventurées très loin, les arbres y puisaient-ils leur ombre. Même par grand soleil, on sentait que le ciel le plus bleu restait infusé de noir, que les pierres et la terre du jardin se rétractaient sur du noir. Il s'abritait sous les blouses de la grand-mère, ou dans le grand ventre creux de l'horloge, dont il nourrissait l'activité grincheuse.

Pierre Jourde - Paradis Noirs

Il rêvait surtout à cette cave les nuits où il restait dormir chez l'aïeule. Ils couchaient dans le même lit, car il n'existait pas d'autre chambre disponible. L'hiver, comme la chambre n'était pas chauffée, elle baignait les draps avec les braises du poêle, et plaçait tout au fond deux briques brûlantes enveloppées d'un torchon. On s'enfouissait sous un immense édredon rouge qui avait les ondulations et le souffle tiède d'un corps vivant. L'aïeule dormait dans une grande chemise de nuit blanche, et elle portait un bonnet, comme dans les gravures anciennes. Son corps trapu sentait le savon noir et aussi parfois d'autres parfums plus forts, qui ne gênaient pas François. Il avait l'habitude, alors, des odeurs puissantes, qui semblent avoir disparu. Ce sont ces moments là surtout dont il disait ne jamais avoir été capable de s'arracher tout à fait.

Il y était encore. Il entendait la voix de l'aïeule, tout près de lui, que l'absence de dentier modifiait bizarrement, comme si le port de cette prothèse maintenait pendant le jour une personnalité artificielle. La pénombre lui restituait sa vérité, avec sa voix authentique, moins articulée, plus vulnérable, plus proche du bredouillement, d'une sorte de pâte verbale dans laquelle il lui semblait percevoir le mélange intime des mots et de la substance des choses qu'ils évoquaient. Car dans ces moments d'avant le sommeil, la voix de l'aïeule n'énonçait presque plus rien qui fût sens, à peine des phrases articulées, des mots compréhensibles, et pourtant François ne la comprenait jamais si bien. Il n'y avait pas réellement de sujet, juste une rumination du jour achevé, un remâchage tranquille du moment, de l'obscurité, du calme, de la tiédeur des draps, qui s'adressait à François aussi bien qu'à elle-même.

Rien ne pouvait mieux le rassurer et l'emmener vers le sommeil que ces discours de l'ombre, qui presque imperceptiblement s'éloignaient du langage pour se confondre avec le souffle, puis le ronflement léger de l'aïeule. Peut-être, dans ces moments, des confidences avaient-elles été énoncées, peut-être le passé avait-il remonté, mais il ne l'avait pas compris. Cela n'avait pas d'importance. Il ne se concevait presque plus que comme une excroissance du corps de l'aïeule. Il formait couple avec le corps des temps anciens, c'est leur rumeur qu'il entendait dans le ronflement de la très vieille dame à ses côtés, que le sommeil rendait elle-même à l'enfance, à la montagne écrasée de neige, aux siestes d'été entre les vaches et le chien, dans les herbes parfumées. Alors l'image de la cave venait à lui, il voyait, les yeux fermés, ce vide noir au-dessous d'eux, qui les soutenait tout au long de la nuit et qui alimentait leurs rêves.

François disait qu'il rêvait encore souvent aux caves de l'aïeule. Elle n'avait jamais quitté son esprit. La maison avait été vendue, puis démolie, mais les caves subsistaient quelque part, il en retrouvait la certitude absolue dans le sommeil. Quelque chose s'y conservait, quelque chose de très ancien, tout aussi énigmatique pour sa vieillesse que pour l'enfant, et qui le retenait avec la même puissance qu'autrefois, qui le tirait en arrière, vers cette attention profonde, vers cet œil noir du coke, posé dans le noir, et qui ne cessait pas de regarder en lui.

Avis des lecteurs

★★★★★ Noir et magnifique

Julien Simon - 22/04/09

Un des plus beaux romans que j'ai lu depuis longtemps. Une lente descente aux enfers de la culpabilité, du remords, du doute. Et quel style... Bravo M. Jourde.

★★★★★ Sans doute un des plus beaux romans qu'il m'ait été donné de lire !

Baccus, 17/04/09

Pas simple d'évaluer un «produit» quand il s'agit d'un roman. Je ne m'essaierai donc pas au métier de critique littéraire. Tout ce que je veux en dire, c'est que, parmi les milliers de livres que l'on vous vend comme des chefs-d'œuvres, celui-ci devance largement tous les autres... Mais alors là... comme il les devance ! Quel pied !

Pierre Jourde - Paradis Noirs

Revue de presse

« Le présent et l'avenir baignaient dans la même clarté. Je préférais éviter de penser qu'avait existé un passé, aux angles moins nets, à l'éclat moins puissant. Il ne restait pas de place pour lui dans ce monde »

L'ombre et la clarté. L'obscurité, dense du vrai poids des choses, celle d'une époque révolue que le mythe n'avait pas encore déserté. L'aveuglante et bruyante clarté de notre monde, celui qui se présente comme tel, tout au moins, et voudrait faire passer pour la réalité les gesticulations de son auto-médiatisation.

Critique clairvoyant qui avait osé avec *La littérature sans estomac* (dont le titre faisait allusion à *La littérature à l'estomac* de Julien Gracq) s'en prendre aux baudruches d'une pseudo-littérature contemporaine et témoigner de son amour pour la véritable littérature, Pierre Jourde est également l'une des figures les plus intéressantes du roman français contemporain. Le puissant et terrible *Festins secrets* en avait « dérangé », comme il fait bon de dire, quelques-uns et s'était déjà vu attribué de multiples prix ; *L'heure et l'ombre* est à présent salué unanimement par la critique.

Qu'en est-il, donc, de ce dernier roman ? Quel en est le sujet, le cœur ? S'agit-il d'une histoire d'amour, d'un amour d'enfance, voire de l'Amour mythique, comme l'a souligné la critique ? Certes. D'un mirage de roman policier, avec son « suspense », ses destins entrecroisés et le jeu virtuose de recoupements entre époques et récits différents ? Le roman contient cela aussi. L'essentiel semble ailleurs pourtant, au-delà. L'essentiel pourrait bien être l'objet même de la quête que poursuit chaque personnage : Denise, Julien, le narrateur, tous ont souvenir qu'il existe autre chose que ce présent dévitalisé, trivial et goguenard, et c'est le chemin de l'ombre disparue, passé, enfance, amour ou sommeil, qu'ils cherchent à tâtons, tout au long du roman.

La laideur et le pouvoir de corrosion d'une certaine modernité étaient déjà présents, insidieux, dans *Pays perdu* où l'on devine qu'ils gangrènent peu à peu la noblesse aride d'un village de montagne ; dans *Festins secrets*, Logres était l'incarnation même, le visage bouffi et effrayant d'un monde contemporain constitué de mornes zones commerciales, d'émissions de variété grimaçantes, et traversé d'êtres zombiaques sous l'emprise d'une administration tentaculaire. Dans *L'heure et l'ombre*, laideur et grisaille ont mangé jusqu'au souvenir, parfois, du passé ; tout n'est que tristesse et hideur : hideur d'une architecture sans âme qui rend un bâtiment universitaire semblable à « une dalle de béton pissieux », « laideur neuve » de la campagne défigurée dont on a « arraché les haies, défoncé les chemins au bulldozer, détruit les anciens murs de pierre », horreur d'une enfance sans enfance qui donne lieu au récit hilarant d'un dîner entre collègues saccagé par un fils tyrannique ou encore au tableau surréaliste du dernier retour à Saint-Savin, « scène à la Jérôme Bosch » où les derniers vestiges de l'enfance disparaissent sous le rap, les tenues de camouflages et les accessoires high-tech pour ne plus donner à voir qu'un « nain en tenue de combat, qui vociférait tout seul ». La province, en laquelle pourrait subsister un peu de l'ombre du passé, de la lenteur des heures, grouille maintenant de fantasmes sordides, images contemporaines et dévoyées des mythes et légendes anciens : « la vie des autres constituait un roman infini qui, s'entretissant avec ce que débitaient la télé et la radio (...) formait ce qu'ils appelaient la réalité : fiction parmi les autres fictions. » Le réel achève de sombrer, et personne ou presque ne s'aperçoit qu'un simulacre l'a remplacé.

Pour le narrateur, seules sont vraies les quelques semaines passées à Saint-Savin, lieu mythique de l'ombre et d'un sommeil renouant avec les durées d'un autre temps. Le restant de son enfance n'existe même pas ; on ne nous en dit rien. Et ce qui émerge de sa vie adulte paraît une farce pâle et insipide qui ne s'ancre dans la réalité que lorsque réapparaissent Saint-Savin ou Sylvie, tous deux demeurant intimement liés. Tous les récits convergent d'ailleurs vers ce lieu magique et sa vestale, Sylvie ; ils progressent en cercles concentriques : nous est d'abord donné le récit « étranger » de Denise qui effleure Saint-Savin, vient ensuite la longue

Pierre Jourde - Paradis Noirs

route vers le lieu des anciennes vacances, puis l'apparition de la mer, « glissant son corps de mollusque sous l'horizon », celle de la « maison du fond », de son jardin, enfin seulement est prononcé le nom de Sylvie, comme lâché à regret, clôturant la première partie du roman, son premier tiers, et amenant le second récit, celui du narrateur.

Chemin possible vers Saint-Savin ou Sylvie, il y a la faille, l'interstice entre les heures, passage mystérieux qui mènerait à l'autre monde, le véritable, celui que l'ectoplasme de la réalité dissimule aux yeux de tous. L'idée en est récurrente et pas un des protagonistes n'échappe à cette obsession d'une lézarde par où quitter le simulacre de temps au sein duquel nous restons prisonniers et se faufiler à l'intérieur de l'heure magique, celle de l'enfance, du passé, de la densité ombreuse de la vie. Denise, éternelle intermittente de l'existence, « se faufile entre les heures », cherche « la petite porte (...) qui s'ouvre entre les deux claquements de l'horloge », la mystérieuse maison de Diane et Martin « passait entre les heures, mécanique aléatoire cherchant les combinaisons pour sortir du temps », le voyage nocturne vers Saint-Savin est lui aussi une course contre le temps, une fuite vaine du jour qui va se lever, quant au narrateur, enfant, il cherche déjà l'heure où « le temps (...) venait à bout des résistances de notre monde pour nous livrer la douceur déchirante de son intimité », et ce n'est pas par hasard qu'il rencontre dans cette heure le double possible de Martin, Gilles, la jonction entre le récit de Denise et le sien se créant ainsi hors du temps, dans l'ombre des forêts de Saint-Savin. Indice de cette faille qui traverse le simulacre de réalité, le mystère, proche souvent du fantastique, affleure en permanence sous les apparences les plus triviales : omniprésent également dans *Festins secrets*, il se manifeste entre autres dans les apparitions et disparitions soudaines de certains individus, tendant à faire de certains d'entre eux des spectres (ainsi en est-il de Sylvie, à Tours) ou des hallucinations (comme Diane dont Denise ne sait pas d'abord si elle n'est pas un produit de son imagination). L'ambiguïté de ce fantastique toujours possible et jamais prouvé se fait tourner parfois à l'horifique, en tant que genre, ou à sa parodie comme lorsque Denise imagine « L'enfant-mort » écouter « des raclements de charentaises ectoplasmiques » ou soigner « des plaies de nounours-garous ». Le spectre constitue d'ailleurs une variante du thème du double, cher à Jourde (cf. son essai *Visages du double*, ou le mode du tutoiement sur lequel se déroule *Festins secrets*) : ainsi, celui de Diane, empreint de douceur et « de cette mélancolie spéciale aux revenants » perd avec la barrière de chair qui nous empêche de rejoindre l'autre, mais le constitue également dans sa différence, l'épaisseur de son identité pour devenir un simple miroir, un double qu'on recherche par désir de se trouver soi-même et qui s'évanouit avec le jour, comme la sirène fantomatique de *Festins secrets*. L'enfant-spectre, rêvé, paraît plus proche d'une véritable enfance que l'enfant ironique et impitoyable que génère l'univers contemporain et c'est après cette enfance-là, mythique peut-être, que soupire le narrateur, après cette intimité perdue avec l'ombre et le silence, avec le temps véritable, distendu jusqu'à se faire éternité.

« Il n'y a plus de temps. L'humanité a vécu des siècles dans l'épaisseur du temps. Le passé creusait partout des puits obscurs, dont on n'apercevait pas le fond. C'est fini à présent. Pour la première fois dans l'histoire, c'est fini. Le passé est récuré pour décorer le présent (...), son ombre ne nous suit plus, ne se penche plus, le soir, sur notre sommeil. Elle s'est retirée de nos vies. »

Le cœur du roman est sans doute là, dans ces quelques phrases, et son moteur aussi qui propulse les protagonistes non vers un avenir prévisible et dénué d'intérêt, mais vers leur passé, vers ce temps à la densité idéale qu'ils ont, chacun, approché ou deviné. Et ce temps trouve sa parfaite lenteur, son accomplissement, dans le sommeil : celui, parfois, de l'enfance, celui, magique, des contes... L'amour, la femme miraculeuse, la mer aussi, sont les incarnations de ce sommeil, ils s'y assimilent et le récit les lie sans cesse entre eux. La première allusion à Sylvie ne suit-elle pas tout juste l'entrée en scène de la mer qui a, elle-même, une « respiration de bête endormie » et plus loin évoque « une grande réserve de sommeil, un souffle assoupi sous une couette bleue » ? Le narrateur contemple Denise endormie et voit « l'ombre du temps » passer sur elle dans une scène qui n'est pas sans évoquer Marcel s'embarquant sur le sommeil d'Albertine. Quand ses camarades découvrent le monde des femmes et de la sexualité, le narrateur rêve à « sommeiller à deux, côte à côte, dans un lit profond », lorsqu'ils songent à un avenir glorieux, lui se dit, « comme on se promet

Pierre Jourde - Paradis Noirs

la capitainerie des pompiers ou le commandement d'une escadrille de chasse : « Un jour, je dormirai. ». Sommeil encore, l'ombre qui accompagne le temps ; elle est la pénombre des siestes imaginées dans la « maison du fond », ou la nuit, lieu du sommeil par excellence, qui revient comme un autre visage du mythe : la route vers Saint-Savin se déroule dans une atmosphère nocturne qui accroît le mystère du récit de Denise ; Saint-Savin « contient toute l'obscurité » ; Denise prétend errer dans des trains de nuit avant de toucher au sommeil comme à un port, dans de vieilles demeures désertes ; Sylvie, brune aux yeux sombres, est entourée « d'un hâle nocturne » ; son « fantôme » est aperçu la nuit... les exemples sont innombrables et les deux entités, ombre et sommeil, inextricablement liées. Le cours d'un sommeil de légende, havre, éternité, « Eden », nous dit-on même, irrigue ainsi le roman tout du long, à la manière d'un fleuve profond, parfois caché, toujours présent et l'espoir de son lit guide les personnages dans leurs tâtonnements jusqu'à ce qu'ils parviennent, peut-être, à s'étendre sous ses eaux.

« Allongé dans le noir, dans une maison inconnue, tu retrouves cette sensation revenue te visiter un instant (...) alors qu'elle t'avait quitté depuis l'enfance : chaque lieu alors ouvrait de toutes parts sur une étendue illimitée d'inconnu. (...) Ta chambre, dans sa quiétude intime, était faite de matière paradoxale, à la fois elle-même et autre, étrangère et connue, angoissante, inépuisable. Ton cœur battait, alors, de sentir en chaque point cette profondeur ouverte. C'était le goût du réel. Tu avais oublié. » (Festins secrets)

Pierre Jourde - Paradis Noirs

Ils se sont connus dans une école religieuse d'Auvergne. L'auteur de «Pays perdu» les réunit dans un livre inflammable

Il y a toujours, sur les photos de classe, excentré et debout, semblant vouloir échapper à l'objectif, ou le narguer, un grand garçon ténébreux, qui semble plus âgé que les autres et d'une inquiétante, méprisante, machiavélique maturité. On se souvient de lui comme d'une éclipse. On ne sait jamais ce qu'il est devenu. Il faisait peur; il n'en finit pas d'obséder. C'est le mouton noir des paradis noirs.

Celui que Pierre Jourde, ou plutôt son narrateur, n'a pas oublié se prénomait François. Il avait les yeux bleus et le charisme d'un chef de bande. Il était à la fois fascinant et terrorisant. Le mysticisme ajoutait à son intransigeance et à sa haine de l'humanité. Il en imposait non seulement aux élèves mais aussi aux bons pères du collège religieux de Clermont-Ferrand, dans les murs froids et humides duquel toute cette histoire a commencé. A l'institution Saint-Barthélemy François avait son souffre-douleur, le blond, chétif et délicat Serge, qui fut humilié, torturé, sacrifié, mais aussi ses deux alliés, Boris et le narrateur, qui écrit aujourd'hui: «Je voudrais me laver de cette enfance que je traîne encore après moi comme une souillon, une idiote dont on a pitié et qui vous dégoûte.»

Né en 1955 à Créteil, Pierre Jourde est romancier, poète, critique. Il vient de publier «Littérature monstre» (L'Esprit des Péninsules, 26,90 euros), recueil d'essais sur, notamment, Nerval, Huysmans, Kafka, Mallarmé et Gracq.

A 60 ans, il revient à Clermont, où il est invité dans une résidence d'écrivains. Lorsqu'il ne rédige pas des notes pour un catalogue de vente par correspondance, il signe en effet des livres propres qui lui valent une petite notoriété de philanthrope dont il joue volontiers. Ça, c'est pour la façade. La vérité est qu'il est hanté par le souvenir de François et qu'il ne cesse de poursuivre son fantôme. Que sait-il vraiment de lui? Après la fac de lettres, il serait devenu fasciste, aurait effectué quelques coups de main contre des grévistes, intégré l'escouade de barbouzes du mercenaire Bob Denard, se serait battu en Angola, aurait cédé à ses pires penchants et disparu. Avant, c'est le vrai et passionnant sujet du roman de Pierre Jourde, rythmé par les vers lancinants du poème Baudelaire, «la Servante au grand coeur»: l'enfance paysanne et miséreuse de François, élevé par de vieilles femmes dans un hameau du haut Cantal, l'étouffant gynécée, la crasse qui colle à la peau, les querelles de voisinage, et le poids des morts, des pauvres morts qui «ont de grandes douleurs».

Pays perdu

On pense évidemment à «Pays perdu», ce saisissant récit d'un retour au pays natal, qui valut à Pierre Jourde d'être lynché par des villageois, mais aussi à «Festins secrets», ce roman âpre et désabusé sur l'éducation. C'est comme si, dans «Paradis noirs», l'écrivain avait voulu rassembler tous ses regrets, ses tourments, ses obsessions, ses colères, mais aussi ses lieux, ses feux, et ses multiples visages, les plus beaux comme les plus laids. Pour aller jusqu'au bout de son impitoyable démonstration, Pierre Jourde est à la fois le narrateur et François; le bon et le mauvais génie; celui qui a bien tourné, adhéré aux idéaux de gauche, choisi la respectabilité, et celui qui a dérapé dans l'extrémisme droitier, l'expiation d'on ne sait quoi, la haine, l'autodestruction. Le sujet est inflammable et la prose, qui emprunte à Huysmans et Bernanos, magnifique d'exaspération et de tendresse bafouée.

Jérôme Garcin, Le nouvel observateur

Pierre Jourde - Paradis Noirs

Rencontre avec Pierre Jourde

Vendredi 12 juin, 18h30 à la Bibliothèque Centre ville autour de son roman Paradis noirs en partenariat avec la librairie La Dérive et les Bibliothèques de Grenoble

Professeur de littérature, essayiste, critique littéraire et romancier, Pierre Jourde revient dans l'actualité littéraire avec Paradis noirs. Dans cette nouvelle fiction, le narrateur, arrivé au seuil de la vieillesse, s'installe dans ses souvenirs. Et voici qu'émergent la figure de François, l'ami d'enfance, les années d'internat sous la férule cruelle des « bons pères », une aïeule oubliée, un village du Haut Cantal enfoui lui aussi sous les décombres de la mémoire... Une réflexion à voix douce sur la violence, le mal, l'amitié...

Extrait :

« Elle éclairait peu. Elle n'avait pas le sou, et c'était l'époque encore où l'on plaignait la lumière. Le fluide jaune qui coulait des grosses ampoules constellées délimitait, au milieu des pièces, un espace étroit entouré de vastes tentures d'ombre. Les activités les plus banales ou les plus frivoles en prenaient une solennité. On jouait aux dominos ou aux petits chevaux, on équeutait les haricots, on triait les lentilles entouré de ces draperies majestueuses qui n'ont jamais cessé de paraître inquiétantes à François. De ce défaut de lumière, l'existence, disait-il, acquérait une profondeur de film ancien. Les fauteuils rouges et les chaises cannées se lovaient dans ces recoins comme des animaux familiers. »

Dérive

« Je voudrais me laver de cette enfance que je traîne encore après moi comme une souillon, une idiote dont on a pitié et qui vous dégoûte. »

Mais l'enfance n'est qu'un ange déchu, un fantôme coriace, maléfique, qui, sans repos, charrie sa horde sauvage de blessures — frayeur, absence, abandon.

L'enfance, pour Pierre Jourde, est un pays perdu, un paradis noir comme l'enfer. Afin de donner sens au temps passé, comme si l'exorciser était possible, comme si la vérité pouvait enfin surgir, Pierre Jourde se fait impressionniste, égrène des émotions, redonne vie au fugace, à des instants où fureur et douleur se livrent bagarre. Là, des visages entraperçus, des voix oubliées, des mains usées, des regards soumis, ici des maisons vides, des cours d'école où règnent la cruauté, la honte, le mépris, toutes choses enfouies, terrées au plus profond de l'oubli, oubli qui serait tombe si elle ne se fissurait pas.

Le narrateur s'installe dans les souvenirs », cherche à comprendre qui était ce François, camarade de ses jeunes années tourmentées, revu « par hasard ». L'écrivain, lui, s'installe dans une narration sinueuse, envoûtante, et là est son talent. Il mêle l'incertain et l'authentique, le flou et le lumineux, et, de réminiscences sourdes en aveux évanescents, écrit comme l'on murmure, tout doux. L'image de ce François incernable en révèle une autre, bien plus douloureuse encore, celle d'une aïeule, une de ces vieilles silencieuses et courbées, porteuses de tendresse incomprise. Lourde de regrets ou de désirs, l'écriture de Jourde explose alors :

« Je regarde vivre mon enfance [...] Depuis des années, je suis condamné à recommencer à l'infini ce chemin du retour que je ne peux pas m'empêcher d'emprunter. L'aïeule m'attend. »

Pierre Jourde - Paradis Noirs

L'écrivain tient à distance la mélancolie, s'abandonne à la tristesse - unique source de beauté - et, enfin, l'accepte :

« Dans ce grand calme, face à la tombe de l'aïeule, qui ne signifiait plus rien pour personne, et contenait les dépouilles d'êtres oubliés de tous, l'idée m'est venue que, quelque souffrance que retienne le passé, malgré les oublis, les négligences, la cruauté et la mort, rien ne pouvait faire que l'amour n'ait pas été, et cela pouvait suffire pour une vie. »

Paradis noirs, roman des sens ressuscités, est une mise à nu de l'âme. Jourde, en leitmotiv au fil des pages, offre à cette aïeule d'outre-monde trois vers de Baudelaire :

« La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse - Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse - Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs. »

En guise de bouquet, il s'en est allé déposer sur une tombe abandonnée rien que du papier, un roman, un Paradis noirs incandescent.

Martine Laval

Pierre Jourde, quelques mois seulement après la parution de la « Cantatrice avariée », nous livre, pour notre plus grand bonheur, « Paradis noirs », un roman qui le porte au sommet de son art.

C'est toujours à la faveur d'un voyage, d'un déplacement, dans une voiture, dans un train, que les protagonistes des romans de Pierre Jourde se souviennent du passé ou voient surgir des figures, des ombres qui, visiblement, les hantent. Dans Paradis noirs, l'écrivain ne déroge pas à la règle. Un écrivain, la quarantaine, est successivement visité par deux visages, un dans un train, l'autre dans une rame de métro. Ces deux visages, surgis du néant, l'invitent à une pérégrination au pays de l'enfance, à la lisière de l'adolescence, là où tout bascule. Il confie à son ami Boris, chez qui il doit séjourner, qu'il a cru précisément revoir François, un de leurs anciens camarades de classe, en gare de Clermont. Aux dires de son hôte, ce dernier n'est plus de ce monde. Il l'a appris grâce à l'association des anciens élèves du collège Saint-Barthélemy.

Qui était alors cet homme apparu d'on ne sait où ? Aidés par le vin et la nuit, les souvenirs fusent. Ils ressuscitent bientôt l'atmosphère pesante de ces années passées chez les pères. Avec Boris et François, le narrateur formait un fameux trio, excogitant toutes sortes de tours à leurs condisciples, des plus anodins aux plus cruels, pour tromper leur ennui et explorer les méandres de la complexité humaine. Cette remémoration de leurs blagues de potaches les conduit à évoquer une « mise à mort » des moins glorieuses, celle de Serge, victime toute désignée car consentante. La personnalité de chacun d'entre eux est patiemment disséquée. La fascination qu'exerçait François sur ses amis ne semble pas s'être estompée.

Honte en toile de fond

C'est de lui qu'il va être essentiellement question au cours du roman. De son itinéraire hors normes comme de son enfance passée en compagnie de grand-tantes. Celle qui a rempli la fonction de véritable mère est une paysanne usée par une vie d'efforts, un peu fruste et gauche. Sa première apparition, en blouse noire à petites fleurs mauves et en grosses charentaises, suscite d'ailleurs l'hilarité chez ses camarades. Mais, ici, point de caricature, l'écrivain, qui sait si bien tremper sa plume dans le fiel, peint avec tendresse et bienveillance la tante comme son univers. Bien sûr, le dentier trône en bonne place au fond du verre, mais c'est pour mieux leur rendre hommage. L'épigraphe donne d'ailleurs le ton du roman, plutôt versé dans la

Pierre Jourde - Paradis Noirs

mélancolie. L'auteur cite, dans son intégralité, le poème de Baudelaire, La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse, dont il ne cesse de reprendre les trois premiers vers, de manière incantatoire. Le poète, soucieux de ne pas « prostituer les choses intimes de la famille », avait rappelé, dans une lettre à sa mère, qu'il avait laissé cette pièce des Fleurs du Mal sans titre et sans indications claires, à dessein. Pierre Jourde semble, lui aussi, avoir utilisé un matériau très personnel, avec beaucoup de pudeur. Les morts oubliés de Paradis noirs font étrangement écho à ceux du texte de Baudelaire.

Le roman parle avant tout de la honte, à commencer par celle des origines. De la honte des bibelots hideux des appartements des « petites gens », de ces décors de pacotille que l'on voudrait oublier à tout jamais. Mais aussi de la honte de ceux qui vous aiment. François, comme l'indique son ancienne amante, « avait honte d'avoir abandonné l'aïeule qui l'avait aimé et choyé dans son enfance, [...] honte de son indifférence, de la brutalité qui était devenue la sienne à l'âge adulte ». Le narrateur, qui écrit des « livres respectables, qui obtiennent des critiques pleines de respect par des critiques respectables, lesquels vantent leur caractère dérangeant et incorrect », qui est très content de lui, « gonflé de respect » envers lui-même, connaît quant à lui une autre forme de honte. On le retrouve, à différentes périodes de son existence, jusqu'à la vieillesse, dévoré de « noires songeries », en train de se livrer à un véritable examen de conscience. Le naufrage de François ne laisse pas en repos son ami. Si « les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs », les vivants vivent dans d'atroces souffrances, souvent esseulés, dévorés par leurs actions passées, par des actes dont ils ne mesuraient pas l'impact.

Repères brouillés

Pierre Jourde place habilement en miroir deux destinées diamétralement opposées, celle de l'écrivain reconnu et celle du marginal réprouvé. Ces deux trajectoires se télescopent et s'éclairent l'une l'autre. L'enfant qui avait vécu dans le « paradis noir » de l'aïeule, marque du veuvage, a opté pour les ténèbres du fascisme. L'« enfant grandi », incapable de s'ancrer dans une autre réalité que celle, perdue, de l'enfance, s'abîme dans la quête d'un absolu : le Mal, « pour éviter de souffrir des imperfections du Bien ». L'écrivain auréolé de lumière révèle progressivement la fragilité de son ami, ses contradictions, ses déchirements intérieurs, son exécration de soi. Tout en sauvant l'humanité de ce dernier, il sonde également sa propre part d'ombre : « Je voulais, inconsciemment, que François ait été mon substitut dans l'accomplissement d'envies que je ne m'avouais pas. Il m'aimait, me magnétisait, comme jadis m'avait magnétisé l'adolescent à la présence massive, au regard autoritaire et fragile. C'était lui le pauvre type perdu, la demi-cloche famélique à l'inavouable passé, le vieux salopard halluciné, moi l'écrivain respecté, mais il m'avait satellisé. »

Comme toujours, avec un talent incontestable, Pierre Jourde brouille les repères, en digne émule de Borges. On finit par douter de tout. Le narrateur est encore englué de sommeil lorsqu'il voit apparaître ce qu'il croit être son ami. Le dernier rendez-vous avec le « spectre » a lieu après de joyeuses agapes, qui l'ont plongé dans un profond sommeil... Pierre Jourde signe là un roman qui marque un tournant dans son œuvre. Il gagne en puissance et en profondeur. Paradis noirs est certainement son œuvre la plus aboutie, la plus sensible et la plus bouleversante.

Christine Barbacci, Rouge

Pierre Jourde - Paradis Noirs

Probablement Paradis noirs est-il le plus abouti de tous les romans de Pierre Jourde. Et pourtant, il ne me semble pas avoir vu que la presse littéraire se soit empressée de le faire remarquer. Mais pour cela, il faudrait sans doute que cette presse soit réellement préoccupée de critique littéraire, et non d'éloge ou de réprobation, en quelques lignes lapidaires. J'avais cependant presque renoncé moi-même à proposer de Paradis noirs une critique, ou plutôt suivre quelques-unes des réflexions que le roman suscita en moi à sa lecture lorsque, il y a de cela deux jours à peine, ce qu'il est convenu de nommer un fait divers, de cette horrible expression oubliant que le divers a toujours un visage particulier, celui de l'humain qui en est le sujet et la victime, un fait divers donc, malgré tout, m'a décidé à composer les lignes qui suivent.

À quelques centaines de mètres à peine de mon domicile, dans la journée du jeudi 12 mars, un homme fut roué de coups et les individus honteux à l'origine de ce tabassage se sont enfuis, le laissant aux soins de deux policiers venus, tardivement, mais peut-être avec suffisamment de diligence, qui sait, pour lui sauver la vie. De cet événement il faut dire quelques mots supplémentaires, même si, à mon sens, les précisions qui suivent auront malheureusement pour certains lecteurs la vertu dérisoire d'une justification, ou, tout au moins, celle de circonstances atténuantes. Circonstances atténuantes qui à mon sens n'en sont pas, dans la mesure où la force de cet événement tient justement au fait qu'il s'agissait tout simplement, tout crûment, d'un lynchage, gratuit.

L'homme victime de la foule qui s'est jetée sur lui pour le frapper fut accosté dans un commerce par un autre, lequel l'accusa d'avoir agressé son fils. Il faut dire que, depuis quelques temps, dans ce quartier et un peu plus loin, un homme s'en prend occasionnellement à des enfants avec une arme, pour ensuite, s'il le peut, abuser d'eux. L'affaire est grave donc et justifie bien entendu qu'on recherche avec inquiétude l'auteur de telles turpitudes. Cependant, l'homme accosté qui, aux yeux de la loi n'aurait même pas été encore un suspect, devant les accusations lancées par le père, s'enfuit. Il fut poursuivi, rattrapé, frappé par une foule à qui suffisaient les soupçons du père aussitôt devenus certitudes. Probablement devine-t-on la suite : l'homme n'était en rien coupable. Transporté à l'hôpital, il se trouve encore en salle de réanimation. Pendant ce temps-là, aussi vite qu'elle s'était rassemblée, la foule anonyme qui a frappé s'est dispersée. Les jeunes gens qui la composaient sont redevenus des individus portant chacun visage, nom, vivant d'une vie identifiable, occupé, l'un à poursuivre ses propres courses, l'autre à travailler, un autre encore, qui sait, à soigner un enfant malade à la maison et à le chouchouter.

Ce fut précisément cet événement, disais-je, qui me poussa à écrire au sujet de Paradis noirs, dans la mesure où l'énigme qu'il nous livre, celle d'êtres humains, par ailleurs apparemment raisonnables, bien distincts les uns des autres, qui tout d'un coup s'oublie et forment une foule haineuse, frappant sans comprendre, sans chercher à comprendre, et s'acharnant sur une victime innocente, cette énigme est un des sujets du roman de Jourde. Qu'on n'aille pas croire, cependant, que Pierre Jourde traite son sujet à la manière de Branimir Šćepanović, dans La Bouche pleine de terre. De ce dernier récit, quelques mots : rarement ai-je eu l'occasion de lire texte plus efficace, au sens où il produit chez le lecteur un saisissement, d'un bout à l'autre, face à l'histoire en apparence insensée d'un homme qui, se sachant malade et monté puis descendu d'un train pour choisir sa mort dans un paysage qu'il croit solitaire, un paysage de son Monténégro natal, se retrouve finalement, d'abord face à deux chasseurs puis à une foule à chaque fois plus considérable qui se met à sa poursuite, pour rien, sans rien savoir, simplement parce que, comme dans l'histoire survenue près de mon domicile, l'homme s'enfuit. Šćepanović, en un récit qui alterne deux points de vue, celui des chasseurs et celui de l'homme physiquement malade, mais vivant par ailleurs d'une santé que ses poursuivants n'ont pas, construit donc un texte fascinant, saisissant, au sens presque où, si je peux me permettre cette comparaison un peu laide, on saisit une viande rapidement, afin de ne pas la durcir et en dénaturer le goût. Mais ce que Šćepanović saisit, en quelques pages, et dont il donne une parabole, c'est cette extraordinaire propension ou maladie de l'homme, qui le fait s'agréger à une foule morbide et meurtrière.

Pierre Jourde - Paradis Noirs

Toutefois, si le récit de l'auteur serbe agit par la vitesse, puisqu'il est presque d'un bout à l'autre une course, le roman de Jourde attaque le lecteur par la lenteur et ce ne sont pas quelques heures de la vie d'un homme qui sont retracées devant nous, mais une vie entière. C'est que, loin de vouloir faire sentir à quel point une foule est rapide à se rassembler et fondre sur sa victime, Jourde préfère ici, comme il le signale lui-même dans un entretien récent, avancer par paliers et faire «sentir le temps». Autre différence notoire avec le récit de l'écrivain serbe, Jourde concentre son attention sur le monde de l'enfance et de l'adolescence, avant d'élargir son point de vue au monde des adultes.

C'est une vision fugitive survenue sur le quai d'une gare qui déclenche le souvenir et ramène le narrateur écrivain à sa jeunesse auvergnate et, plus précisément, à cette école religieuse clermontoise où il formait un trio inséparable, avec deux autres enfants, Boris et François. C'est ce dernier, qu'il n'a pas vu depuis des années, auquel même il avait cessé de penser, que le narrateur croit apercevoir, de la fenêtre d'un train. Était-ce lui ? La première réussite de Jourde, comme c'est presque toujours le cas ici comme ça l'était déjà dans *L'Heure et l'ombre* ou même dans *Festins secrets*, tient à l'atmosphère presque fantastique, ou plutôt fantasmagorique qu'il parvient à imposer tout au long de son récit, si bien que silhouettes présentes et passées et parfois – comme avec le personnage de Laure, la jeune fille connue par le narrateur dans cette même enfance qui resurgit, Laure morte noyée par une journée d'été –, vivants et morts sont envisagés comme solidaires d'un même monde, un même temps, tandis que tout notre effort d'hommes contemporains vise bien souvent, au contraire, à les séparer, parce qu'ils nous gênent, parce qu'ils nous encombrent, dans une existence que nous voudrions exempte de souvenirs douloureux et, surtout, de culpabilité. Nos morts sont pour nous des empêcheurs de jouir en rond.

C'était bien lui donc, c'était bien François, la personnalité la plus forte dans ce trio d'enfance, et le modèle identifié des deux autres, qui vivaient en suivant sa silhouette à la fois plus intelligente et noire. Et, à mesure que le roman s'éploie, le narrateur parvient à retrouver cet homme perdu de vue pendant vingt ans, à l'occasion d'une résidence d'écrivain dans la région. Combien d'années le roman parcourt-il, nous ne le savons pas bien. Toute une existence, puisque le narrateur se retrouve enfin un homme âgé, approchant de la mort.

Dès lors que le contact a été rétabli avec François, qu'on aura compris être la figure centrale du roman, des va-et-vient incessants sont mis en place, de l'enfance dans l'école religieuse aux tête-à-tête avec le mentor du passé.

De ce qu'est François, je dirai peu ici; je ne dirai pas, par exemple, même si une part importante du roman s'y joue, ce qui nous est rapporté de sa vie d'enfant solitaire, laissé aux soins de vieilles personnes, les aïeules, une grand-mère et une tante. Non, mais je dirai ce pour quoi, à la suite du fait divers rapporté tout à l'heure, j'ai tenu à dire quelques mots de cette œuvre. Car ici également, on trouve une victime innocente, dans la figure de Serge, un camarade de classe que le trio d'amis a passé son temps à persécuter, à l'initiative de François. Jeux d'enfants cruels, ayant choisi une cible facile, en raison de sa faiblesse ? Oui, mais la qualité du roman tient à ce que, sans doute pour la première fois de manière aussi évidente, mieux que dans *Festins secrets* ou *L'Heure et l'ombre*, l'univers de Jourde suppose un monde chassé du paradis, un monde, si jamais Jourde avait souhaité parler en chrétien, ce qu'il ne fait pas je crois, d'après la chute, un monde enfin, dans lequel le mal, la cruauté dont un groupe humain est capable, qu'il soit composé d'un trio ou d'une foule entière, ne peut être un simple accident de l'histoire, et donc ne peut prétendre être éradiqué par des vertus sociales, des utopies démocratiques, mais forme comme une part désormais consubstantielle de la chair de ce monde.

Jourde peut-être a-t-il admis qu'il est quasiment impossible d'évoquer la cruauté enfantine, puis la cruauté adulte, et donc retrouver le problème du mal, sans plonger dans un univers où toute la symbolique et la

Pierre Jourde - Paradis Noirs

métaphysique chrétiennes se retrouvent, mais inversées. C'est en tout cas de façon tout à fait consciente, assumée, puisque le romancier l'évoque lui-même dans l'entretien déjà évoqué plus haut, qu'il fait de François un Christ, mais un Christ inversé. Christ inversé à l'enfance mystique, pervertie dès lors qu'il ne parvient plus à interpréter le martyr chrétien autrement que dans une association délirante avec une sexualité sado-masochiste; Christ inversé, dès lors qu'il renverse ce martyr, qui devrait être un sacrifice de soi, en sacrifice d'autrui, en la personne de Serge tout d'abord, de Chloé ensuite, la petite amie rencontrée plus tard, dont on devine qu'elle a subi les accès de violence sadique de François, sans qu'il en soit rien dit explicitement.

Devenu adulte, et tandis que Boris et le narrateur ont réussi à vivre une vie acceptable, François est devenu un errant, un Christ d'ombre traversant les années, le temps, d'une présence fantomatique, mais aussi inquiétante, dans la mesure où son martyr inversé, devenu martyr des autres, a dû s'exercer dans tous les conflits armés où il s'est engagé, en mercenaire. Christ d'ombre disais-je, qui disparaît aux yeux du narrateur comme il était apparu, dans une parodie d'ascension :

«Il s'est évanoui, il s'est dissipé dans les brumes des plateaux» (p. 164).

Mais de cette figure jamais totalement saisie de front, toujours fuyante qu'est François, Jourde ne nous fait sans doute jamais mieux sentir le caractère christique inversé qu'après ce passage, où il questionne de l'agonie de Jésus sur la croix. «Il m'a demandé, dit le narrateur de François, si je me souvenais de ce que nous racontaient les curés, à Saint-Barthélémy. Le Christ souffrant pour tous les pécheurs, jusqu'à la fin des temps. À chaque seconde, le Christ agonisant sur la croix. Ça nous faisait sourire, à l'époque, cette crucifixion démultipliée. À présent, il y entendait une espèce de vérité, sans parler de la rédemption.» Mais quelle est cette vérité, entendue par François ? Celle que «certains hommes ont à supporter le poids de toute la douleur accumulée depuis l'origine.» C'est bien ainsi qu'avance François dans le monde, comme un être infiniment douloureux mais pitoyable, capable de sentir la présence et d'entendre «les massacres, les déportations, les mutilations, les tortures atroces qui ont été infligées, depuis

que l'humanité existe, à des milliers d'individus» (p. 184). En lisant ces lignes, et d'autres, il m'est arrivé de songer au curé Donissan ou bien à d'autres saints bernanosiens. Mais à des saints qui seraient inversés encore. Car la misère de François tient à ce que cette faculté, réelle ou fantasmatique, ce «don empoisonné», selon l'expression du narrateur, l'enferme dans un enfer perpétuel où il lui semble communier, mais sans aucune libération, avec toutes ces souffrances.

«Chacune de ces douleurs, disait François, est comme une boîte fermée sur elle-même, pour l'éternité» (p. 185). «Elle est sans issue et sans signification», dit-il quelques lignes plus loin.

Bernanos. En écrivant les phrases qui précèdent, il me semble me souvenir que j'ai lu, sous la plume d'un critique, ce nom de Bernanos, accolé à Jourde et Paradis noirs. Mais je me rends compte aussi que je n'ai pas dit grand-chose de cette cruauté du trio envers sa victime, Serge. Et c'est peut-être là encore, dans le traitement que fait Jourde de cette question, que réside l'explication du relatif silence autour de son roman, dans la mesure où le romancier la traite, cette question, comme sans doute elle doit l'être, comme on approche un mystère. On aurait tort de croire, en effet, que Jourde s'en tient à des explications psychologiques. Le fond de cette cruauté tient à ce que l'être cruel, sadique, cherche à s'emparer de l'âme de sa victime, comme s'il était possible de percer le secret le plus intime d'une conscience, comme s'il était possible d'envisager la personne humaine autrement que comme un mystère justement, qui sans cesse nous échappe. Je n'invente pas cela et en voici, comme preuves, plusieurs passages. «Ce que nous cherchions avec tant d'acharnement, se souvient le narrateur, c'était la chose ultime : la conscience, l'âme de Serge. Ce qu'on ne peut jamais voir ni toucher, ce dont on ignore la localisation exacte. Si nous l'avions tenue entre nos mains, comme un petit animal palpitant, abandonné, alors c'est toute sa personne qui nous aurait été livrée d'un coup. Nous ne cherchions pas son

Pierre Jourde - Paradis Noirs

corps, mais sa conscience de son corps. Nous ne cherchions pas ses sentiments, mais sa conscience de ses sentiments» (p. 145). Et donc cette chose échappe. Et comme elle échappe, la rage humaine, dès l'enfance, a l'intuition qu'il faut la détruire. Plutôt détruire que renoncer à percer le mystère et la beauté de la personne.

On dirait sans doute mieux en affirmant : percer le mystère de la beauté de la personne, c'est-à-dire, ce que Jourde ne dit pas mais qu'on peut lire quand même : l'espoir secret de la cruauté et du mal, c'est de toucher la part divine, insaisissable, en la personne. Il ne le dit pas, est-ce si sûr, d'ailleurs ? Car voici un autre passage, où il me semble que cela peut être lu :

«Mais nous cherchions l'esprit. François, surtout, était un enragé d'absolu. On eût dit qu'après avoir adoré le Christ excessivement il lui fallait trouver quelqu'un d'autre à crucifier. Il manifestait sa dévotion à Serge en le tourmentant» (p. 146).

Un autre passage semble encore plus éloquent :

«Une autre fois, sans craindre la contradiction, il m'a soutenu que le Bien était ce qu'il désirait, ce qu'il avait toujours désiré, désiré sexuellement. Il désirait le corps du juste, le corps de la victime. Pour lui, cependant, la forme sexuelle de ce désir en recelait un plus essentiel, celui de s'approprier le Bien, de le faire entrer en soi, jusqu'à ce qu'il coïncide avec la chair et l'âme. Mais il ignorait comment se l'approprier autrement qu'en le détruisant» (p. 256).

Et il me semble aussi que Jourde donne une explication fine du paradoxe dans lequel tout acte de cruauté se débat. Tourmenter un être, c'est peut-être au fond toujours tourmenter un innocent. Serge l'est évidemment; mais peut-être d'autres êtres, même coupables de forfaits, les pires qui soient, deviennent-ils des innocents dans la mesure où ils se retrouvent à subir la cruauté d'un autre. Autant dire qu'il n'y a point de bourreau qui puisse occuper la place du juste, torturer pour des raisons légitimes. Torturer un être, c'est peut-être aussi toujours en faire, dans l'acte de torture même, un dieu, dans cette autre mesure où c'est une part divine qu'on cherche à saisir à travers lui. Mais le paradoxe tient à ce que, victime en quelque sorte divinisée, l'être humain se trouve humilié, avili aux yeux de son bourreau. Et cette contradiction, cette impossibilité de maintenir ensemble deux termes opposés, finit par se retourner contre le bourreau lui-même. Réduisant sa victime à rien, sa rage sent bien qu'il se trouve impuissant et réduit lui-même à rien. Et cela renforce sa violence, et la rend totalement gratuite et inepte. «Comment pouvons-nous dépenser tant d'énergie pour imposer notre domination à un être que nous avons réduit à rien ? Plus nous tentions de nous assurer de lui, plus nous lui ôtions sa valeur. Nous tournions dans cette contradiction, comme des animaux affolés, qui ne savent pas réagir autrement que par répétition infinie du même geste, jusqu'à la mort» (p. 146). Et c'est finalement de l'impossibilité face à laquelle il se trouve de résoudre cette contradiction inhérente à tout acte de torture que François souffre et c'est elle qui le conduit à l'errance. «Devenir une franche ordure, m'avait-il avoué, lui avait permis de moins souffrir, de ne plus rester déchiré entre deux instances contradictoires, et je me disais en l'écoutant que c'est par excès de bonté qu'il était devenu un salaud» (p. 257). Mais je dois dire que cette dernière phrase me pose problème, dans la mesure où il me semble y lire un reliquat de romantisme dans la figure de François. Peut-être demeure-t-il dans ce personnage un peu de tous ces satans byroniens, qui pèchent par excès de grandeur et sensibilité.

Pour terminer, quelques mots encore au sujet du fait divers que j'ai rapporté. Je me dis que c'est quelque chose comme cela qui a dû se passer, il y a quelques jours, près de chez moi : des hommes qui frappent, sans d'abord savoir, sans jamais savoir et puis qui, pris dans leur violence sont incapables d'en sortir autrement que par un redoublement de la violence, enragés de leur propre impuissance face à une victime qui de toute façon est innocente – l'être qui frappe doit le savoir, à ce moment-là, une part de sa conscience doit le savoir. C'est la honte, la honte connue comme une grâce inversée, dans ces moments-là, qui doit se manifester d'un

Pierre Jourde - Paradis Noirs

coup et rendre enragé.

Sans doute y aurait-il encore beaucoup à dire, de ce que j'ai évoqué en quelques lignes déjà et de bien d'autres aspects de ce roman que je trouve donc le plus accompli de Pierre Jourde. Peut-être le ferai-je, une autre fois. Il faudrait voir comment, par exemple, Jourde réussit à parler du visage humain, en des termes qui rappellent Levinas ou Dostoïevski. Voir comment cela commence, dès la première page – «Chaque visage est une exigence de reconnaissance» – et cela continue jusqu'à la fin du roman :

«C'est exactement ce qu'il voulait nettoyer sur la face des autres, lorsqu'il leur cassait la gueule, lorsqu'il leur tirait dessus : leur insupportable, leur gémissante demande d'amour» (p. 254).

Il faudrait voir aussi comment, à travers les deux figures du narrateur écrivain et de François se dessinent deux figures de la littérature. Voir comment, curieusement, le plus écrivain des deux personnages n'est pas celui qui en fait métier, mais l'autre, ce François qui parle comme la grande littérature. Le premier narrateur, c'est peut-être celui qui, écrivain, se paye de mots et redoute d'entrer dans la profondeur littéraire. Car écrire, n'est-ce pas au fond parfois pour Jourde, comme pour W. G. Sebald toujours, chercher à entendre et faire entendre la voix des vieilles souffrances, celles-là, précisément que François dit percevoir ? Et, au-delà encore – c'est d'ailleurs sur cette idée que se clôt le roman –

«pour évoquer les morts et les oubliés, afin de les faire entrer, avec nous, dans la chaleur du présent et l'amitié des vivants» (p. 266).

En ce sens, dans le meilleur sens du terme, et n'en déplaie aux bien pensants, l'œuvre de Jourde, dans ses meilleurs moments, est une œuvre réactionnaire : elle ne croit pas qu'il faut abandonner les morts, elle ne croit pas – horreur, pour presque tous nos contemporains ! – au progrès. Et voici encore un passage, pour terminer :

«nous ne pouvons pas nous empêcher de croire que tout contribue au progrès, à la marche en avant de l'humanité. Pour lui (François), rien de tel» (p. 185).

Stalker

Pierre Jourde - Paradis Noirs

On regrette parfois que certains livres, qualifiés de «nouveau», ne soient pas l'un de ces ouvrages au papier jauni et recouverts de poussière que l'on trouve, en flânant, chez un bouquiniste. Il en va ainsi des splendides Paradis noirs de Pierre Jourde*, dont les mots sombres et mélancoliques auraient gagné à subir, dès aujourd'hui, l'épreuve du temps. Au départ, on songe d'ailleurs à une histoire de fantômes ou, plus précisément, de revenants. Le narrateur part pour l'Auvergne de son enfance, où il a obtenu une résidence d'écrivain à Royat. Cette activité changera certainement un peu le quotidien de ce sexagénaire qui, pour vivre, signe des notices pour un catalogue de vente par correspondance. Là-bas, notre homme retrouve l'un de ses amis, Boris, avec lequel il est resté en contact depuis l'enfance. Les deux garçons s'étaient connus à l'institution Saint-Barthélemy, où avec un certain François, étrange brute aux yeux clairs, ils faisaient les quatre cents coups. Et peut-être même plus puisque, très vite, on comprend que le trio a «sacrifié» un de leurs camarades plus fragile, Serge. Ce François, le narrateur croit d'ailleurs l'avoir brièvement revu, alors que ce dernier se serait embrigadé avec des fascistes et aurait disparu en Angola... Sans doute Chloé, compagne de ce mauvais garçon - aux origines troubles -, en sait-elle plus, mais rien n'est moins sûr.

Le mystère s'épaissit, et le lecteur cherche à comprendre pourquoi reviennent en litanie ces quelques vers de Baudelaire:

«La servante au grand coeur dont vous étiez jalouse,

Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,

Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.»

Cependant, à la lecture de Paradis noirs, on songe davantage à deux autres monstres sacrés de la littérature française: Proust et Bernanos. S'il dissèque les méandres du temps, Pierre Jourde s'interroge surtout, dans une langue classique et très belle, sur les mécanismes de l'expiation et de la culpabilité. Il en découle un récit libre et ténébreux, passant volontiers du néopolar à la réflexion métaphysique ou, même, à la chronique sociale la plus vacharde. D'ailleurs, Paradis noirs ne saurait franchement être lu comme un plaidoyer en faveur de l'enseignement religieux...

Baptiste Liger, Lire

Le Petit Nicolas en creux

D'accord, Paradis noirs est un oxymore des plus classiques (et on dit qu'il n'y a pas de «radis noirs» dedans). D'accord, l'épigraphe, qui va rythmer ce roman, est un Baudelaire, des Fleurs du Mal en plus. D'accord, un lecteur méticuleux pourrait aisément établir les champs lexicaux, très fournis par ailleurs, du paysage hostile/nature sauvage, du mauvais temps (pluie, froid, obscurité), de la mort («un thème épuisé», p. 37), de la violence/cruauté. D'accord, Pierre Jourde, écrivain connu, critique à la plume acérée et professeur de lettres, sait écrire une belle prose dans les règles de l'art selon les bonnes vieilles recettes de la littérature classique.

Mais que c'est beau ! qu'il est rare de trouver un roman d'un sentiment poétique aussi intense !

Sans s'attarder sur cette sombre histoire mêlant plusieurs voix, où les personnages se lient entre eux par un mélancolique fil du souvenir, il faut avouer que ces mots se figent dans les pages et dans nos têtes comme enveloppés d'une toile d'araignée mortifère. Ce livre est un cocon, sans issu, étouffant. On retrouve le Pays perdu (L'Esprit des péninsules, 2003), la région de Clermont-Ferrand avec sa nature chiche où se nouent la douloureuse amitié-dépendance entre le narrateur et François, camarade du collègue et véritable protagoniste

Pierre Jourde - Paradis Noirs

du roman, la fabuleuse symbiose entre ce dernier et «l'aïeule», une vieille qui l'élève, des relations morbides et cruelles entre les enfants et leurs maîtres d'école. Perversion, sexualité, trahison, désir, attachement filial, intimité se font écho dans ce va-et-vient permanent entre le présent du narrateur, devenu écrivain, et son passé, puits de revenants.

Mais la puissance de ce texte, en dehors de l'intrigue qui, après tout, peut ne pas émouvoir, réside simplement dans sa phrase. Ainsi le roman s'enroule image après image, détail après détail dans une extrême plasticité des mots. La comparaison avec la peinture y apparaît, d'ailleurs, trois fois, et l'on pourrait reprendre les mêmes formules pour désigner la prose de Jourde : «l'équilibre et la force d'une toile de quattrocento» (p. 34) ou bien :

«Elle est là, comme un tableau que je peux contempler de temps à autre. Cela ressemble à la toile d'un maître hollandais ancien, les enfants, les vieux, le travail, le jeu, la nourriture, l'épaisseur des choses terrestres, la lumière qui les pénètre et vient réveiller en elles des lueurs d'un autre monde (...)» (p. 93).

Et cela donne de magnifiques passages de prose poétique autour d'un détail contenant tout un monde :

«Nous vivons d'un œuf cuit sur le plat, dont la circonférence recouvre avec exactitude la plaque du poêle cylindrique de fonte noire qui occupe le centre de la salle à manger, et constitue l'unique moyen de chauffage. Il me semble parfois que toute la maison est bâtie et organisée en fonction de cet œuf, c'est le temple au centre duquel a lieu le miracle quotidien : l'aïeule casse la coquille. Il en tombe une glaire translucide et flasque, qui, dès qu'elle a touché le beurre chaud, prend forme, s'arrondit, se colorie, s'entoure d'une dentelle brune et fragile qui fait les cils de ce gros œil mort.» (p. 71)

suivi sur la page suivante de :

«Au pied du vieux mur de la vieille maison de l'aïeule, du côté du vieux jardin, il y a un vieux seau d'émail bleu. Dans ce seau, de l'eau, une vieille eau qui croupit, la même eau depuis des siècles, je ne sais pas pourquoi elle reste là. Le seau d'émail et l'eau croupie, au pied du mur où le crépi s'effrite, incarnent la nécessité des choses.»

Eh bien, on est heureux de pouvoir mettre ce livre chez nous,

au beau milieu des choses quotidiennes.»(p. 73).

Université Paris La Sorbonne

Pierre Jourde - Paradis Noirs

Florilège

Si tous ceux qui avaient la même lucidité littéraire, si tous ceux qui avaient l'ironie tranchante avaient aussi le talent de Pierre Jourde, la littérature française contemporaine ne ressemblerait pas à un vaste champ de scories. Car « Paradis noirs » apparaît, incontestablement, comme une œuvre au-dessus du lot. Roman réaliste, profond, prenant, poignant, crépusculaire, servi par une prose hors du commun, par une puissance d'évocation rare, « Paradis noirs » est tout simplement une réussite.

Yozone

Un roman magnifique et sombre sur la mémoire, sur nos secrets intimes, les histoires de famille que l'on tait, les non-dits qui engendrent des fantasmes. Tout se mélange puis se décante avec le temps qui passe avant de remonter à la surface de la conscience comme ces bulles de gaz se dégageant de la vase du fond d'un étang avant d'éclorre à la surface. Devenu âgé le narrateur peut enfin se laisser aller à « évoquer les morts et les oubliés, afin de les faire entrer, avec des noms, dans la chaleur du présent et l'amitié des vivants ».

Un livre fort et poignant, intense et noir comme l'annonce le titre, écrit par un écrivain qui sait ce que style et écriture veulent dire. Un beau livre qui embellit la réputation qui n'est plus à faire de la collection Blanche de Gallimard.

Le bouquinier

Pierre Jourde nous conduit sur les chemins de la mémoire fidèle et infidèle, ce qu'on embellit avec les années ou que l'on oublie par commodité. Mémoire qui nous trompe, nous leurre, nous permet de nous blanchir mais qui quand elle s'éveille révèle des actes et des pensées qu'on a préféré mettre dans un recoin comme s'ils n'avaient jamais existé. Mais le passé est bien réel et François, Serge le martyr apparaissent différemment.

Juxtaposant réalité et l'imaginaire développé par le poids des souvenirs et de la culpabilité, la question lancinante de l'innocence et des jeux cruels portent ce récit où la noirceur et la tristesse côtoient le sublime. Trois vers de Baudelaire La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs qui martèlent le récit trouvent tout leur sens dans les dernières pages.

Le paradis noirs de l'enfance où le duo souffrance/ joie mettent l'âme humaine à nue. Un livre coup de cœur électrochoc par l'histoire et par cette écriture dont je suis tombée amoureuse !

Clara et les mots

Un des plus beaux romans que j'ai lu depuis longtemps. Une lente descente aux enfers de la culpabilité, du remords, du doute. Et quel style... Bravo M. Jourde.

Julien Simon, Amazon.

Paradis noirs est le titre du dernier roman de Pierre Jourde, écrivain génial et critique acide. C'est pour moi, avec l'heure et l'ombre (à l'esprit des péninsules et en pocket) son meilleur roman.

Le narrateur va se pencher sur l'un de ses amis d'enfance, un certain François, qu'il va croiser à plusieurs époques de sa vie, et qui n'aura de cesse de le hanter et de lui rappeler ses années passées dans un «vieux» collège catholique tenu par des frères.

On retrouve tous les thèmes récurrents de l'oeuvre de Jourde : le remord et la nostalgie d'une enfance perdue entre innocence et cruauté, une fascination étrange pour la misère et la pauvreté paysanne, le dégoût de l'enseignement, les secrets enfouis et les personnages fantomatiques.

Pierre Jourde - Paradis Noirs

Mais plus que tout, ce qui m'a bouleversé dans ce roman, c'est le talent. Le don qu'a Pierre Jourde pour tisser un climat, tel un peintre il est capable de retranscrire à la perfection des couleurs, des ambiances étranges, ce qu'il appelle avec justesse les «heures incertaines». Comme Barbey d'Aurevilly il y a plus de 150 ans, comme Huysmans et tous ces écrivains «fin de siècle», Pierre Jourde crée des tableaux presque fantastiques tellement les descriptions sont décalées, baignées de lumière noire, remplies d'ombres mouvantes. Il faut lire les passages où il parle du collège, de ce bâtiment vieillissant, plein de recoins, d'escaliers, de trappes, de combles, avec ces frères cruels et froids, ces élèves au visage ingrat... C'est une pure merveille, on ne décroche pas et on n'en croit pas ses yeux.

Et toujours, au gré du récit, on trouve quelques petites perles très cyniques, sur l'enseignement (thème déjà abordé dans *Festins secrets*, d'ailleurs si vous souhaitez devenir professeur, je vous encourage à lire ce roman, il va vite vous faire changer d'avis !), l'art et les écrivains, le comportement des français au quotidien (une scène dans le TGV notamment), et toujours la cruauté innée des enfants et ce petit côté volontairement «réac» bien loin du politiquement correct et du consensus littéraire (auquel il s'attaque d'ailleurs dans ses essais comme *La littérature sans estomac*).

Vraiment, lisez Pierre Jourde, ne passez pas à côté de cet auteur, c'est tellement beau, sombre, inquiétant, envoûtant, magique... Il mériterait d'entrer dans la *Pléiade* de son vivant et les yeux fermés !

Zelog (blog)

Ecrivain ordinaire, le héros de Jourde revient à Clermont, où il passa son enfance dans un pensionnat aux règles carcérales. Comme Ulysse descendant aux enfers avant de rentrer chez lui, le narrateur croise dans cette odyssée auvergnate des visages depuis longtemps disparus. Une strophe des *Fleurs du mal* scande cette mélodie de souvenirs. Baudelairienne encore est l'analyse de l'ambivalence de l'enfance et son attirance pour la violence. Avec le temps, rappelle Jourde d'une voix classique et singulière, l'enfance ressemble à un paradis artificiel

Olivier Maison

« *Paradis noirs* », comme son titre l'indique à demi-mot, est également une espèce de descente aux enfers. Carrère et lui ont d'ailleurs, à quelques mots près, la même phrase sur le fait qu'ils sont des écrivains qui produisent des œuvres très sombres. Chez Jourde, la vision, vingt ans après, d'un camarade de lycée, va susciter, de manière un peu proustienne et surtout un peu systématique, le jaillissement du souvenir. Mais ces mémoires, débitées en épisodes construits vers un point d'orgue final, valent surtout par le dévoilement progressif, non pas de l'histoire d'une personne, mais du véritable thème du roman : la réprobation. Voui, de la bonne grosse réprobation théologique, un de mes sujets préférés, ce que j'aime appeler « l'enfer portatif » et que j'avais décelé – mes lecteurs fidèles s'en souviennent peut-être – dans « *American psycho* » notamment.

Donc au fur et à mesure des souvenirs, égrenés par le narrateur à divers âges de sa vie, se constitue le portrait de ce mystérieux François, camarade de lycée, normal en apparence mais sujets à des accès de violence qui trouveront peu à peu leur cohérence, au fur et à mesure que l'auteur explorera la carie cachée dans la personnalité de son personnage. Il y

a des gens qui naissent mal, qui vivent mal et dans le mal ; et c'est comme ça. Si le démarrage est un peu poussif (le paragraphe liminaire est vraiment rébarbatif), le style s'améliore rapidement au fur et à mesure que Jourde « tient » des passages qu'il prend plaisir à raconter. Il y a donc du morceau de bravoure journalier qui vaut le déplacement : la cour obscure du pensionnat à Clermont-Ferrand, l'entrevue entre François et le supérieur du lycée, et l'intérieur de la maison de l'aïeule, qui renoue avec la formidable verve des passages de « *Pays Perdu* » sur l'alcoolisme et la merde rurales.

Bref, ça démarre moyennement mais on éprouve de plus en plus de gêne à fermer le livre au fur et à mesure que se déploie le portrait fascinant de François, ce familier du péché et du mal. Une réussite de plus à l'actif de l'auteur.

Nelly Blogue

Pierre Jourde - Paradis Noirs

[...] Le grand prosateur qu'est Jourde nous convie à une quête, celle de l' « ami perdu » : en ces jeunes années qui précèdent les occupations adultes, un temps que l'on croyait enfoui à jamais. « Il a été le génie troublant de la fin de mon enfance, le compagnon aimé, admiré, mais aussi l'ombre amère qui parfois corrompait mes joies ». S'agit-il d'un mort qu'entraînerait le narrateur, un soir de novembre, depuis son wagon, de François dont personne ne semble savoir ce qu'il est devenu ? Cette question constitue une énigme entêtante, le motif apparent de ce roman qui veut briser les reins au double mythe, celui de « l'âge d'or des paradis adolescents » et des « inguérissables blessures de l'enfance » ; pointent, pourtant, quelques regrets contradictoires, émerge une mélancolie, une musique inouïe, que ne contredit pas la force lucide du conteur. Qui était donc cet insaisissable François ? Egalement taraudé, par contamination, voici Boris, le seul témoin des années passées dans cette institution religieuse près de Clermont-Ferrand, où ils formèrent, autrefois avec François, un trio inséparable, goûtant à humilier un certain Serge. Les deux hommes ressuscitent, après quelques bouteilles de cornas, ces années d'alors, remontant jusqu'aux premières universités, aux schismes. Si Boris lui confirme la mort de François,

ce dernier, sous nos yeux, prend peu à peu chair, que la corruption n'épargne point. Et de ses premières amours, de ses silences lourds, de ses blessures incoercibles, émerge un paysage à jamais perdu

Philippe di Folco, TGV magazin

Une silhouette à peine aperçue sur un quai de gare et la mémoire s'éveille. Les années de collèges dans un pensionnat religieux, les camarades de jeunesse Boris et François et ces souvenirs qu'on pensait oubliés o enfouis pour toujours au plus profond afin de ne jamais les voir ressurgir remontent lentement pour rappeler au narrateur ces vilénies qu'il ne veut plus connaître.

La silhouette est-elle celle de François qu'on dit mort ? D'ailleurs qui était ce François maintenant qu'il y songe et qu'est-il devenu quand les camarades se sont séparés après que soit survenu un événement tragique dont on devine que la honte est la cause de l'enfouissement de ses souvenirs.

Un roman magnifique et sombre sur la mémoire, sur nos secrets intimes, les histoires de famille que l'on tait, les non-dits qui engendrent des fantasmes. Tout se mélange puis se décante avec le temps qui passe avant de remonter à la surface de la conscience comme ces bulles de gaz se dégageant de la vase du fond d'un étang avant d'éclorre à la surface. Devenu âgé le narrateur peu enfin se laisser aller à « évoquer les morts et les oubliés, afin de les faire entrer, avec des noms, dans la chaleur du présent et l'amitié des vivants ».

Un livre fort et poignant, intense et noir comme l'annonce le titre, écrit par un écrivain qui sait ce que style et écriture veulent dire. Un beau livre qui embellit la réputation qui n'est plus à faire de la collection Blanche de Gallimard.

Paperblog